



Critique d'art

Actualité internationale de la littérature critique sur l'art contemporain

17 | Printemps 2001
CRITIQUE D'ART 17

Philippe Thomas

Stephen Wright



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2373>

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Stephen Wright, « Philippe Thomas », *Critique d'art* [En ligne], 17 | Printemps 2001, mis en ligne le 12 mars 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2373>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Archives de la critique d'art

Philippe Thomas

Stephen Wright

RÉFÉRENCE

Philippe Thomas, Barcelone : Musée d'art contemporain : Actar, 2000

- 1 « Après tout, fait observer la collectionneuse L. Carpenter, il n'est pas difficile d'imaginer qu'un art, qui a rejeté l'obligation de représenter le monde, en viendrait à rejeter l'obligation de représenter un auteur ». Et en effet, comme l'affirme Elisabeth Lebovici d'entrée de jeu dans sa contribution à ce catalogue rétrospectif de l'œuvre, très injustement méconnue, du principal artiste conceptuel français des trente dernières années : « Il n'y a pas de pièce de Philippe Thomas en tant qu'artiste ». Se positionnant dans la lignée de Duchamp (qui a démontré par son geste "performatif" que tout objet peut être de l'art), de Manzoni (qui, avec ses boîtes de *Merda d'artista*, surenchérisait là-dessus, démontrant que tout ce que fait un artiste relève de l'art) et de Broodthaers (qui, par un geste également irréversible, a ébranlé l'autorité légitimante du musée), Thomas augmente la radicalité d'un cran en s'attaquant de front non pas au statut de l'objet mais à celui de la fonction et de l'institution de l'auteur. Thomas —gérant de l'agence *les readymade appartiennent à tout le monde*[®] qu'il a fondée en 1987, qui apportait systématiquement son "concours" à la réalisation des interventions de l'artiste— « déclinerait son identité » au profit d'un collectionneur, qui, en acquérant l'œuvre, en devient du même coup le signataire. « Histoire de l'art cherche personnages... », lit-on sur une affiche de l'agence : « n'attendez pas demain pour entrer dans l'histoire ». En s'éclipsant derrière le collectionneur, se soustrayant ainsi à l'histoire de l'art mais y inscrivant l'acquéreur à la place, Thomas souligne la dépendance réciproque entre les deux, postulant même une sorte d'équivalence. L'œuvre n'est plus l'expression de la subjectivité du créateur, mais devient un bien économique autonome.
- 2 Agence, contrats, stratégie de communication, service clientèle... : la fiction de Thomas peut en effet se lire, comme le note Patricia Falguières, comme une "fable libérale". En

tout cas, élaborée essentiellement dans les années 1980, l'œuvre de Thomas (qui est mort en 1995) est à coup sûr prémonitoire de notre époque où l'on prétend transcender par la "gestion" l'opposition du travail et du capital, où "l'entreprise" étend son modèle hors de la sphère économique et jusqu'aux compétences de l'art.

- 3 L'espace des œuvres de Thomas est évidemment davantage discursif que physique. Et pourtant, avec le concours de son agence, l'artiste ne cessait d'organiser des expositions, imitant l'esthétique de l'entreprise (signalétique de congrès, panneaux d'affichage normalisés, codes-barres...), où chaque geste acquiert —mais au second degré— les traits du système qu'il questionne dans une stratégie de perturbation institutionnelle qui se voulait, selon la formule de l'artiste lui-même, "une coquille dans le texte de l'histoire de l'art". Au cœur de ce beau volume, on trouve un magistral commentaire par Daniel Soutif de l'exposition virtuose *Feux pâles* que Thomas avait faite à Bordeaux en 1991. En nous faisant visiter les onze cabinets de curiosités conceptuelles qui composaient le parcours de cette exposition, c'est une nouvelle lecture du "passif de la modernité" que Soutif nous fait découvrir. Et c'est sans exagération aucune qu'il qualifie *Feux pâles* —déconstruction lucide et incisive des présupposés de l'art moderne— "de la plus étonnante exposition de la seconde moitié du XXe siècle".